

politique de Napoléon est subordonnée à son *Système* : c'est là ce qui explique l'occupation de Rome, les annexions italiennes, la déplorable et funeste guerre d'Espagne, etc. Il rend des décrets (août, septembre, octobre 1810) pour ordonner de brûler partout les marchandises de provenance anglaise, et pour frapper de droits élevés les denrées coloniales, dont le prix atteignit des chiffres inouïs. Les peuples souffrent, les alliés et les vaincus s'irritent d'être soumis à ces exigences despotiques, qui ruinent leur commerce, les réduisent à la misère et blessent si profondément leur dignité : mais l'empereur poursuit imperturbablement la réalisation de son plan ; le *Système* va toujours, ou plutôt la France s'épuise en efforts surhumains pour l'appliquer. Mais la force des choses conspire contre l'œuvre insensée ; la contrebande se joue des décrets ; ce que le sabre a lié, le commerce le délie ; et jusque dans le palais impérial, dit-on, l'Angleterre s'ouvre des débouchés. Louis Bonaparte, roi de Hollande, impuissant à faire observer dans ses Etats le blocus continental, abdique, et la Hollande est incorporée à l'empire. L'annexion du duché d'Oldenbourg à la France (février 1811), sans autre motif ni prétexte que l'intérêt du *Système*, mécontente la Russie et amène enfin la rupture entre les deux empereurs. On sait le résultat : cette campagne tragique de Russie, les terribles guerres de 1813 et 1814, enfin la chute de l'empire. Au milieu de ces événements, le rêve gigantesque était devenu de plus en plus impossible, irréalisable, et le fameux blocus était tombé en désuétude même avant le dénouement fatal.

BLOEDITE s. m. (blè-di-te — du nom du minéralogiste Blode). Minér. Substance saline, tendre, d'un rouge pâle, que l'on rencontre dans les mines d'Ischel, en Autriche.

BLOEMAERT ou **BLOMART** (Abraham), peintre et graveur hollandais, né à Gorcum, en 1564, selon Houbraken ; en 1567, selon Sandrart ; en 1569, suivant d'autres ; mort à Utrecht en 1647. Son père, Cornelis Bloemaert, sculpteur et architecte habile, lui fit d'abord copier des dessins de Frans Floris et lui donna ensuite pour maîtres quelques artistes médiocres. Abraham Bloemaert ne dut guère ses progrès qu'à lui-même. A dix-neuf ans, il vint à Paris, où il travailla pendant trois ans. De retour en Hollande, il s'arrêta quelque temps auprès de Hieronymus Franck, dont les conseils ne lui furent pas inutiles ; il alla ensuite à Amsterdam, et, après la mort de son père, il vint se fixer définitivement à Utrecht. Il peignit un grand nombre de sujets religieux ou mythologiques, des portraits, des paysages et des animaux. Ses œuvres, jadis très-estimées, sont peu recherchées aujourd'hui. « Malgré l'affectation de son style, dit M. Waagen, malgré son coloris criard, qui trahit la période sans goût dans laquelle il vécut, ses derniers tableaux présentent une touche plus large et un aspect général plus satisfaisant que ceux des ouvrages de ses contemporains. » Ses principales productions sont : la *Salutation angélique*, la *Nativité* et un portrait d'homme, au Louvre ; l'*Adoration des bergers* et l'*Apparition de l'ange à Joseph*, au musée de Berlin ; le *Festin des dieux*, à La Haye ; le *Crucifiement de saint André*, d'après le Caravage ; à Dresde ; la *Résurrection de Lazare* et *Diogène montrant le coq plumé*, à Munich ; la *Madeleine repentante*, au musée de Nantes, etc. Abr. Bloemaert a gravé à l'eau-forte et en clair-obscur une trentaine de planches, parmi lesquelles : *Saint Jérôme*, *Saint Roch*, *Saint Simon*, une *Femme debout et drapée dans un manteau*, d'après le Parmesan ; un *Enfant nu*, d'après le Titien ; divers sujets religieux et des paysages originaux. Il laissa quatre fils : Henri Bloemaert l'aîné, mort vers 1647, artiste médiocre, à qui l'on attribue quelques estampes ; Frédéric Bloemaert, né à Utrecht, vers 1600, auteur de plus de 200 estampes, exécutées d'après les dessins d'Abraham, figures de saints, paysages, animaux, allégories, éléments de dessin et croquis de figures ; Cornelis Bloemaert (v. l'article suivant) ; Adrien Bloemaert, qui voyagea en Italie et en Allemagne, où il fut tué en duel, dit-on, à Salzbourg, et qui a gravé quelques portraits, entre autres ceux de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, de l'empereur Léopold, du prince de Wurtemberg, etc.

BLOEMAERT (Cornélis), graveur hollandais, troisième fils d'Abraham Bloemaert, né à Utrecht en 1603, mort à Rome en 1680. Il reçut les premières leçons de son père et travailla ensuite sous la direction de Crispin de Passe. En 1630, il vint à Paris et y travailla avec Matham 59 pièces in-folio pour le livre du *Temple des Muses*, de l'abbé de Marolles, d'après les tableaux et dessins d'Abr. Diepenbeck, qui faisaient partie de la collection de M. Favereau. Il se rendit ensuite en Italie et se fixa à Rome, où il forma plusieurs artistes devenus célèbres et où il produisit un nombre considérable d'estampes. Suivant l'abbé de Fontenay, il a su rendre avec autant de pureté que d'exactitude et d'agrément le goût et la manière des différents maîtres d'après lesquels il a gravé. D'après Malaspina, il fit faire de grands progrès à l'art de la gravure ; il fut le premier qui sut bien rendre le passage des lumières aux ombres et qui entendit la juste dégradation des plans ; il peche toutefois par trop d'uniformité dans la disposition

de ses tailles ; il ne sait pas les varier suivant la nature et la position des objets, ce qui donne à ses estampes un peu de mollesse et de froideur. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : la *Chasteté de Joseph*, d'après J. Blanchard ; la *Vierge entourée de saints*, d'après le Baroque ; la *Sainte Famille*, le *Christ en croix*, *Saint Pierre*, *Saint Paul*, *Sainte Marguerite*, d'après Ann. Carrache ; la *Vierge et l'Enfant*, d'après L. Carrache ; la *Nativité*, *Sainte Martine*, *Deucalion et Pyrrha*, et divers sujets allégoriques, d'après le Cortone ; la *Trinité*, d'après Fr. Mola ; l'*Age d'or*, *Tirsenia changée en citronnier*, le *Prophète Elie*, *Enée rompant le rameau d'or*, etc., d'après Rômanelli ; la *Présentation de Jésus*, d'après Carle Maratte ; diverses scènes de la vie du Christ et des allégories, d'après Ciro Ferri ; la *Vierge adorant l'Enfant Jésus*, et deux autres *Madones*, d'après le Titien ; l'*Adoration des bergers*, d'après Raphaël ; les *Hespérides*, d'après l'Albane ; *Mélégre et Atalante*, d'après Rubens ; *Saint Pierre ressuscitant Tabitha*, d'après le Guerchin ; les *Hespérides*, d'après Poussin ; divers sujets religieux, des têtes d'étude, des paysanneries et des paysages, d'après Abr. Bloemaert ; 49 planches d'après l'antique, pour la *Galleria Giustiniana* ; 8 planches pour les *Documenti d'amore*, de Fr. Barberini (Rome, 1640, in-4°) ; une trentaine de portraits de souverains, de papes, de cardinaux, etc.

BLOEMEN (Pieter van), surnommé *Standaardert*, peintre et graveur flamand, né à Anvers vers 1649, mort dans la même ville en 1719. On ignore quel fut son maître. Il travailla pendant quelques années en Italie, et il peignit avec succès des bambochades et surtout des batailles, d'où lui vint le surnom de *Standaardert*, en flamand *Standaard* (l'étendard). De retour dans son pays natal, il fut nommé directeur de la gilde des peintres d'Anvers, en 1699. Il représentait avec talent les animaux et particulièrement les chevaux. « Compositeur habile, dessinateur consommé, il possédait, en outre, une touche très-ferme, dit M. Waagen. Bon nombre de ses tableaux ont de la puissance et une clarté suffisante ; mais, en général, ils sont lourds, froids et d'un coloris sombre. Il affectionne le ton rouge brique dans les chairs, et par moments sa peinture frise le décor. » Le Louvre n'a rien de ce maître ; mais on voit de ses tableaux dans les musées de Lyon, de Valenciennes, d'Avignon et de Nantes. La galerie de Dresde ne compte pas moins de six ouvrages de lui : le plus remarquable représente une *Famille normande*. Une de ses meilleures productions est une *Halle de cavaliers*, signée P. V. B., au musée de Berlin. Pieter van Bloemen a gravé à l'eau-forte de petits paysages, qui sont très-rare, et cinq vues de Rome.

BLOEMEN (Johann ou Julius-Franz van), surnommé *l'Horizonte*, peintre et graveur flamand, frère du précédent, né à Anvers en 1656, mort à Rome en 1748, ou, selon quelques auteurs, en 1740. Mariette lui donne pour maître un certain Antoine Gheban, qui, suivant toutes probabilités, est le même qu'Antoine Goubau. La plupart des biographes s'accordent à dire que Franz s'attacha d'abord à la manière de van der Kabel. Il vint fort jeune en Italie, attiré sans doute par son frère aîné Pieter. On ne sait pas s'il connut le Guaspre, qui mourut en 1675 ; mais, ce qui est certain, c'est qu'il prit ce maître pour modèle et qu'il devint un de ses plus habiles imitateurs. Il se fixa à Rome, où, pendant sa longue carrière, il produisit un grand nombre d'ouvrages qui prirent place dans les meilleures galeries. Il exécuta diverses peintures dans les palais, notamment deux grands paysages pour la décoration du casino pontifical de Monte-Cavallo. Ses tableaux, qui représentaient d'ordinaire des vues de la campagne romaine, étaient surtout estimés pour la profondeur et la légèreté de leurs horizons : de là le surnom d'*Horizonte* qui lui fut donné, et sous lequel il est presque toujours désigné par les auteurs italiens. « S'il est inférieur au Guaspre par la grandeur de la conception et la beauté de la ligne, il le surpasse, dit M. Waagen, par le sentiment plus exquis des distances. En revanche, il est souvent lourd et sombre dans ses premiers plans, parfois insipide et froid de couleur. » Selon l'observation judicieuse de M. Mantz, « van Bloemen était un paysagiste de cabinet ; il étudia son art bien moins devant les spectacles de la nature ou dans les émotions de son cœur que dans les ouvrages de maîtres consacrés ; c'est là qu'il chercha, pendant toute sa vie, son inspiration et son idéal. » L'*Horizonte* jouit encore d'une très-grande réputation en Italie ; mais ses ouvrages y sont devenus assez rares. On en trouve, au contraire, un grand nombre dans les autres pays. Le Louvre a de lui six tableaux, dont les deux plus remarquables (les nos 37 et 38), longtemps attribués au Guaspre, ont été restitués par M. Waagen à leur véritable auteur. On trouve aussi des ouvrages de van Bloemen dans les musées de Caen, de Lyon, de Nîmes, de Toulouse, de Montpellier, de Grenoble, de Cherbourg ; dans les galeries de Dresde, de Berlin, de Vienne ; au musée Brera, à Milan, et dans diverses collections particulières de l'Angleterre. Comme son frère Pieter, Franz s'est essayé dans la gravure à l'eau-forte ; on connaît de lui six pièces très-rare, dont cinq portent la signature : *Fran. van Bloemen del. Horizonti*.

BLOEMEN (Norbert van), peintre flamand, frère des précédents, né à Anvers en 1672. Il fit, comme ses frères, le voyage d'Italie, et alla ensuite se fixer à Amsterdam, où il mourut en 1746. On ne sait rien autre chose de sa vie, et il ne paraît pas avoir eu grande réputation. Il peignit des portraits et des scènes de la vie intime, que déparait, dit-on, une couleur fautive et crue.

BLOIS (*Blesum*), ville de France, ch.-l. du département de Loir-et-Cher, et de deux cantons, ancienne capitale du Blaisois, à 175 kil. S.-O. de Paris, sur la rive droite de la Loire et le chemin de fer de Paris à Nantes, par Orléans, Blois, Tours, Angers ; pop. aggl. 14,514 h. — pop. tot. 20,331 hab. L'arrond. a 10 cant., 139 comm. et 137,699 hab. Evêché, tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, grand et petit séminaire, collège communal, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et de physique, école normale primaire, chambre d'agriculture. Ganterie, coutellerie, tannerie, fabriques de jus de réglisse ; commerce de chevaux, bestiaux, grains, fourrages, vins, cuirs, laines et merrains.

Bien que le nom de Blois ne se trouve ni sur la Table de Peutinger, ni sur les itinéraires anciens, des débris de constructions antiques qu'on y a découverts, des vestiges d'une voie romaine allant de Bourges à Chartres, tout porte à croire que cette ville existait à l'époque de la conquête de Jules César. Quoi qu'il en soit, nous trouvons son nom, pour la première fois, dans Grégoire de Tours, qui, au règne de Chilpéric, parle de Blois comme d'un *castrum*, ou lieu fortifié, gouverné par un comte. Charles le Chauve, dans un de ses capitulaires, en fait mention ; c'était déjà une ville importante. Pendant les guerres de la féodalité, elle tomba entre les mains de Thibaut, comte de Champagne, Marguerite de Champagne, comtesse de Blois, porta le comté en dot à son mari, Gauthier d'Avesnes. Marie d'Avesnes, leur fille unique et héritière, le fit passer dans la maison de Châtillon, en épousant Hugues de Châtillon, comte de Saint-Paul. Celui-ci laissa, entre autres enfants, Jean de Châtillon, comte de Blois, dont la fille unique, Jeanne, épousa le comte d'Alençon, fils puîné du roi Louis IX, et laissa le comté de Blois à son cousin, Hugues de Châtillon, fils de Guy, lequel Guy était le frère puîné de Jean, ci-dessus nommé. Ce Hugues, marié à Béatrix de Flandres, de la maison de Dampierre, laissa pour fils aîné Guy, comte de Blois et de Dunois, qui épousa Marguerite de Valois, sœur du roi Philippe VI, et en eut Louis, comte de Blois, dont la postérité s'éteignit en 1391, et Charles de Blois, qui, par suite de son mariage avec Jeanne de Penthievre, nièce de Jean III, duc de Bretagne, disputa le duché de Bretagne au comte de Montfort, et fut tué en 1364, à la bataille d'Auray, laissant pour successeur Jean de Blois, comte de Penthievre, dont la descendance mâle finit vers 1430. En 1497, Guy II de Châtillon vendit la ville avec tout le comté au duc d'Orléans, depuis Louis XII. Ce prince fit reconstruire la partie E. du château, qui devint le séjour favori des rois de France jusqu'à Henri III. Les états généraux s'y assemblèrent deux fois, en 1577 et 1588. En 1619, Marie de Médicis, prisonnière au château de Blois, s'évada pendant la nuit. Enfin, en 1814, pendant que les alliés menaçaient Paris, l'impératrice Marie-Louise et le conseil de régence se retirèrent au château de Blois.

Blois, assis en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau escarpé, dans une situation admirable sur la rive droite de la Loire, se divise en basse et haute ville. La partie supérieure, la plus ancienne des deux, renferme plusieurs hôtels et maisons particulières du xve et du xvie siècle ; mais les rues sont étroites, mal percées et inaccessibles aux voitures ; quelques-unes sont même de véritables escaliers. La ville basse présente une suite de maisons modernes, qui s'alignent le long d'un quai superbe et très-étendu ; sur ce quai s'ouvre un pont en pierres de taille, bâti sous Napoléon I^{er} ; ce pont, soutenu par onze arches, décoré d'une pyramide quadrangulaire surmontée d'une boule dorée, met la ville en communication avec le faubourg de Vienne, qui s'étale sur la rive gauche du fleuve.

Patrie de Louis XII, de Papin, des frères Augustin et Amédée Thierry.

Parmi les principaux monuments de Blois nous mentionnerons :

Le CHÂTEAU. Le château de Blois n'est pas seulement intéressant par les nombreux souvenirs historiques qu'il rappelle, c'est aussi une curiosité architecturale les plus remarquables de notre pays. Il est bâti sur le plan d'un carré irrégulier, et se compose de constructions irrégulières elles-mêmes et d'époques différentes. Le corps de logis qui est tourné vers l'est, et qui forme la façade principale, a été construit sous Louis XII ; il offre un heureux mélange de briques et de pierres ; les cheminées des fenêtres, les balcons, les lucarnes, les hautes cheminées sont décorés de délicates sculptures, dont quelques-unes ne brillent pas précisément par la décence ; la porte d'entrée, qui s'ouvre dans le milieu de cette façade, entre deux colonnes engagées, est surmontée d'une niche qui contenait, avant la Révolution, une statue équestre en bronze doré de Louis XII, et que couronne un dais travaillé avec une extrême délicatesse. Quand on a franchi cette porte, on ar-

rive par un passage voûté à une galerie de colonnes alternativement rondes et quadrangulaires, qui était autrefois ornée d'une danse macabre peinte à fresque et qui aboutit à deux escaliers d'inégale grandeur, par lesquels on monte aux appartements. A droite, dans la cour, est la partie la plus ancienne du château, celle qui date du xixe siècle, et où se trouve la *salle des Etats*. Cette salle a 20 m. de longueur sur 40 m. de largeur ; elle est divisée en deux parties par une rangée de huit belles colonnes surmontées d'un mur percé d'arcades ogivales et qui soutient tout le système de la charpente.

Le corps de logis du nord, appelé *l'aile de François I^{er}*, était déjà bien avancé lorsque Louis XII mourut ; il fut achevé de 1515 à 1518. On ignore les noms des architectes de cette magnifique construction, qui appartient au style le plus brillant de la Renaissance. La façade du côté de la cour offre trois rangées de pilastres superposés, et est couronnée par une corniche massive qui enveloppe une admirable tour d'escalier pentagone à jour, placée en avant-corps ; au-dessus de la corniche sont des lucarnes historiques et deux coffres de cheminée sculptés. La façade extérieure, décorée de pilastres et de balcons circulaires à pendentifs de la plus riche ornementation, présente quatre élégantes tourelles à pans formant saillie, et une galerie supérieure avec balustrade à hauteur d'appui. Les appartements de l'aile de François I^{er} se recommandent particulièrement aux amateurs de souvenirs historiques ; on trouve, au premier étage, deux salles des gardes, la galerie de la reine, le cabinet de toilette de Catherine de Médicis, la chambre où elle est morte, son oratoire et son cabinet de travail ornés de délicates boiseries ; au deuxième étage, la salle des gardes, qui servit de salle du conseil le jour de l'assassinat de Henri de Guise, une autre salle dans le mur de laquelle est pratiqué l'escalier secret par lequel montèrent les *quarante-cinq*, la galerie du roi, le cabinet du roi, où se tenait Henri III pendant l'assassinat du duc de Guise, la chambre à coucher du roi dans laquelle le duc vint tomber, l'arrière-cabinet où il reçut les premiers coups, le cabinet de toilette du roi, où deux moines priaient Dieu, dit-on, pour le succès de l'entreprise, et le cabinet de Catherine de Médicis. De la galerie des gardes, on pénètre dans la tour dite des *moulins* ou des *oubliettes*, où se trouve une prison encore armée de sa lourde porte de fer ; c'est dans la salle basse de cette prison que fut enfermé et assassiné le duc de Lorraine. Dans les combles de l'aile de François I^{er}, on a installé, en 1850, un musée comprenant des objets d'histoire naturelle et de curiosité, des médailles, des gravures et quelques tableaux, parmi lesquels une *Allégorie*, de Jean Mosnier, peintre blésois ; une *Toilette de Vénus*, attribuée à Le Brun ; une *Vénus*, de Boucher ; la *Reine Blanche délivrant les prisonniers*, d'Al.-Evariste Fragonard ; la *Peste d'Elliant*, de M. Duveau ; un *Paysage*, de M. Ciceri ; une *Vue d'Avignon*, de M. Leconte de Roujou ; l'*Atelier du Bourguignon*, de M. Couder.

L'aile occidentale, ou *aile de Gaston*, a été construite par ce prince, exilé à Blois, sur les dessins de François Mansard ; elle a la grandeur et la froide majesté des édifices de l'époque. Sur le côté sud du château s'élève la chapelle en style ogival, bâtie sous Louis XII ; à l'époque de la Révolution, elle a perdu sa façade, deux travées de la nef, et a été divisée en trois étages pour être affectée au casernement militaire.

Après bien des mutilations dues aux malheurs des temps et à l'incurie des administrations, le château de Blois a été, dans ces dernières années, l'objet d'importantes restaurations, qui font le plus grand honneur au savant architecte à qui on les a confiées. C'est avec un goût parfait et une profonde intelligence de l'art de la Renaissance que M. Duban a restitué, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, les ornements détruits ou altérés par les vandales. On peut consulter, pour plus de détails, l'excellent livre qu'a inspiré M. de la Saussaye le *Château de Blois* (Blois, 1840).

Les autres édifices de Blois perdent beaucoup de leur intérêt à côté du château. La cathédrale, d'abord simple chapelle dédiée à saint Pierre, consacrée ensuite à saint Solenne, après qu'elle eut été mise en possession des reliques de ce saint, en 559, a subi plusieurs reconstructions totales ou partielles, en 650, 1016, 1106, 1390 et 1544. Dévastée par les calvinistes en 1568, elle fut ravagée en 1678 par une horrible tempête, qui ne laissa debout que le porche et la tour. Sur les instances de Marie Charron, femme de Colbert, qui était blésoise, Louis XIV ordonna de relever l'église, qui fut de nouveau consacrée en 1730 et quitta son ancien nom de Saint-Solenne pour celui de Saint-Louis ; elle n'était devenue église épiscopale qu'en 1697. En l'état actuel, la cathédrale de Blois présente les caractères de l'architecture froide et compassée du grand siècle ; elle se compose d'une large nef, de deux collatéraux garnis de chapelles et d'une nef déambulatoire. Sa longueur est de 60 m. dans l'œuvre ; sa largeur totale, de 30 m. 80 ; la hauteur de la grande nef sous clef de voûte, de 18 m. 70. Les piliers, beaucoup trop massifs et dépourvus de chapiteaux, sont surmontés d'une bande saillante ornée de sculptures. Dans une des chapelles sont deux beaux bas-reliefs en marbre blanc, la